



HAL
open science

Vivre pour traduire, et non traduire pour vivre

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Vivre pour traduire, et non traduire pour vivre. 2021,
<https://www.aeesit.com/medias/editor/oneshot-images/210805714460931aea4dec1.pdf>. <hal-03562959>

HAL Id: hal-03562959

<https://hal.science/hal-03562959v1>

Submitted on 9 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 1.0 - Universal - International License

Vivre pour traduire, et non traduire pour vivre

Interview donnée au magazine de l'AAESIT, Association des anciens élèves de l'ESIT, 2021

À tort ou à raison, Nicolas Froeliger, diplômé en traduction en 1987, pense que l'on n'explique pas grand-chose par les commencements : peu de choses à partager, donc, sur sa famille, son milieu d'origine. Encore moins sur ses ambitions lorsqu'il était étudiant. C'est simple, il n'en avait guère. En tout cas pas celle de devenir un jour traducteur – et encore moins enseignant. Comme quoi...

En 1984, néanmoins, il intègre l'ESIT, par, admet-il sans ambages, esprit de suivisme. Et ce après seulement deux années de langues étrangères appliquées (on pouvait alors intégrer la formation en troisième année de licence). Pourquoi la traduction et pas l'interprétation ? Pour le confort intellectuel qu'apporte la possibilité de pouvoir passer du temps pour aller au fond du sens, pour se rapprocher de l'intention. Il passe donc trois années heureuses Porte Dauphine, parmi une promotion remuante et sympathique au sein de laquelle il gardera des amitiés indéfectibles. C'est dans les locaux de l'ESIT, pas seulement en cours, mais aussi au sein du bureau des étudiants ou de la première junior entreprise, créée à l'initiative d'une étudiante de l'année précédant la sienne, qu'il comprend que la traduction n'est pas forcément un exercice solitaire, et peut au contraire être une aventure collective. C'est ce qui l'amène, à l'approche du diplôme, à s'associer à d'autres camarades de promotion – en bénéficiant au passage du soutien bienveillant de certains de ses enseignants. Cela ressemble à une décision raisonnée, mais c'est une autre forme de non-choix, indique-t-il. Il est en effet persuadé que cette entreprise sera, d'une part, un échec enrichissant, d'autre part, un moyen d'occuper les deux années qui le séparent encore du service militaire – encore obligatoire à l'époque. Il se trompe doublement.

Le principe de cette société, Architexte Sarl, est l'égalité absolue de décision et de rémunération : la rencontre du kolkhoze et du kibboutz. Pour la décision, c'est facile à décréter, un peu moins à mettre en pratique, et il faudra du temps avant de trouver les collègues qui permettront de vraiment donner vie à ce principe. À sa grande surprise, donc, les débuts sont professionnellement couronnés de succès – et humainement assez chaotiques, faute d'avoir été préparés et de s'être posés les bonnes questions. C'est en tout cas une fois plongé dans le bain professionnel, explique-t-il, qu'il s'est mis à vraiment aimer la traduction : « la vraie question n'est pas 'pourquoi devenir traducteur, ou traductrice ?', mais plutôt 'pourquoi le rester – ou pas ?' » Fidèles à l'esprit de leur maître Daniel Moskowitz (directeur de la section traduction jusqu'en 1986), ses collègues et lui-même se considèrent en tout cas spécialistes de la traduction, plutôt que traducteurs spécialisés. *Spécialistes de la traduction*, cela signifie capables d'aborder tout nouveau domaine de façon à pouvoir produire des textes qui donnent l'impression d'avoir été rédigés par des spécialistes en langue originale. On ne peut donc pas vraiment parler, ici, de généralistes (vieux débat...). Deux domaines resteront en dehors de leur périmètre d'action : l'automobile et l'informatique, exclus d'emblée par manque d'appétence – cela dit, un texte notoirement intéressant dans l'un de ces domaines ne les aurait pas rebutés. Et sa fonction de gérant lui vaudra *in fine* d'être dispensé de service militaire...

Le régime de neutre dans les grands réseaux électriques à haute tension sera la traduction inaugurale de cette première période professionnelle. Vu de l'extérieur, ce titre n'est pas sans évoquer certains *Chevaliers paysans de l'an mil au lac de Paladru*, dont la citation revenait en boucle dans certain film d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, riche d'observations fines sur les relations humaines dans notre société. Mais tout ce qu'a pu écrire un être humain doit pouvoir être traduit par un autre être humain : nous sommes nous aussi des experts, à part entière. Les débuts seront très techniques : électricité, nucléaire, BTP, agronomie. Viendront ensuite les finances, et la presse, à la fois spécialisée (dans l'optique et la lunetterie, en particulier) et généraliste. Nicolas Froeliger et sa société font en effet partie, dès les prémices, en 1988, du projet *Courrier international*. Très belle aventure, à laquelle s'ajoutera, pendant de nombreuses années la page « Rebonds » de *Libération*. Il faut aussi citer l'économie du développement, avec en particulier, et pendant de nombreuses années, le *Rapport mondial sur le développement humain*, du PNUD (Programme des Nations unies pour le développement) et le rapport annuel de la Banque africaine de développement.

L'approche de la traduction qui est celle de Nicolas Froeliger semble reposer, elle aussi, sur une observation scrupuleuse de la réalité des choses, qu'elles relèvent d'un domaine technique ou d'une théorie linguistique. La traduction, dit-il, est affaire d'élucidation. Cela ressemble à une évidence : il s'agit tout d'abord de comprendre ce qu'exprime le texte source, ce qui suppose de se documenter, c'est-à-dire d'étudier une réalité qui ne nous était pas nécessairement connue, pour devenir familier avec ses concepts, avant de pouvoir assimiler la terminologie spécialisée. Ensuite, bien sûr, réexprimer un propos dans la langue cible exige la maîtrise de cette langue. Un travail dans la durée, enrichissant. Qui exige de ne pas tomber dans la routine, car on risque alors de se réviser avec insuffisamment d'exigence et de laisser passer des bourdes. Architexte Sarl durera 32 ans, de 1987 à 2019, et Nicolas Froeliger en restera le gérant jusqu'au bout – mais un gérant vraiment actif seulement jusqu'en 2003 – puis à la toute fin, lorsqu'il s'est agi de dissoudre la société. À ce sujet, il n'est pas trop mécontent d'avoir pu réaliser une dissolution à l'amiable, qui a permis de payer tous les créanciers et de transférer la clientèle aux membres de la société qui avaient choisi de devenir indépendants, plutôt qu'un dépôt de bilan, infiniment plus facile, mais éthiquement plus problématique.

Entre-temps, d'autres sirènes chantent dans les oreilles de Nicolas. Sans aucunement abandonner la traduction, il s'engage dans une thèse de littérature américaine. Ses sept cents pages sans une seule occurrence du mot « traduction » sont consacrées au *Jeu avec les limites dans les romans de [l'écrivain américain] Thomas Pynchon* : un acte gratuit qui occupe son temps libre jusqu'en 1995. Et parce qu'il cultive la variété des plaisirs, il accepte un jour, et d'abord pour rendre service à son ami fidèle André Chassigneux, de donner des cours. Il se surprend non seulement à y éprouver un vif intérêt, mais à constater que cette pratique améliore la qualité de son travail. C'est qu'enseigner la traduction impose de justifier ses choix, d'échanger et parfois même, c'est l'occasion de relever des erreurs qu'on a commises : c'est un enrichissement.

Au bout de quelques années, cette dynamique l'amènera à postuler comme maître de conférences à l'Université Paris Diderot, aujourd'hui Université de Paris (2003). Il succède à la fondatrice du master ILTS (Industrie de la langue et la traduction spécialisée), l'un des masters de référence en Europe dans le domaine alors rapidement. Outre la traduction au sens classique du terme, ce cursus couvre différents domaines : la localisation, la terminologie, la gestion de projets, la rédaction technique, la transcréation, autant de nouveaux métiers résultant de l'informatisation croissante de la profession... La terminologie y joue un rôle clef : c'est l'une des fonctions support essentielles de la traduction. Cette spécialité, notamment par l'extraction de corpus, permet d'appréhender de façon structurée n'importe quel domaine en traduction, avec ses concepts, ses définitions, ses liens logiques et sa phraséologie.

Le master dans lequel officie aujourd'hui Nicolas peut se targuer d'avoir été pionnier en matière de formation en alternance (depuis 1990), et parmi les tout premiers à rejoindre le réseau EMT (master européen en traduction). Il entretient des relations régulières avec nombre de services de traduction de grandes ou petites entreprises, d'agences, d'ONG et d'administrations publiques, ce qui lui permet d'offrir aux étudiants une formation solide et prolongée sur le tas en parallèle avec leurs études. Certes, les efforts déployés pour maintenir ce vivier d'employeurs potentiels sont assez conséquents. Mais, couplé avec un grand nombre d'intervenants pour le master 2 (35 intervenants différents pour deux groupes, et autant pour les mémoires [recherche documentaire-terminologie-traduction]), il permet d'assurer des promotions de futurs professionnels déjà dotés d'une assise certaine. Lui qui se présentait comme traducteur technique, et préfère aujourd'hui l'appellation *traducteur pragmatique*, n'est pas sorti de son apprentissage ésitien comblé par la théorie du sens : celle-ci a plutôt suscité chez lui une envie d'approfondissement – ce qui est après tout une des fonctions de la théorie... Aujourd'hui, il est heureux de pouvoir faire le lien entre formation, vie professionnelle et recherche. Co-responsable pédagogique du master ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée), membre du conseil du réseau EMT, co-directeur du Centre d'études de la traduction, président puis vice-président de l'AFFUMT (Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction), il cultive, effectivement, un goût réel pour l'enseignement de cette discipline. Et estime que la formation permet non seulement de partager son goût pour la communication interculturelle, mais aussi de faire œuvre utile, en faisant tout pour apporter aux nouvelles générations les meilleures chances possibles de s'insérer sur le marché du travail. Sans oublier l'importance de véhiculer le message crucial, à l'attention de tous ceux qui estiment qu'il suffit de connaître deux langues pour être en capacité de traduire, que ce métier exige des compétences spécifiques et ne s'improvise en aucune façon. Ces considérations seront synthétisées dans un ouvrage paru en 2013 aux Belles lettres : *Les Noces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique*.

Le plus beau cadeau que lui aura fait le plurilinguisme ? Le simple fait qu'il existe est déjà un cadeau en soi, même si la langue, en traduction, n'est jamais qu'un prérequis : ce qui compte, c'est la manière dont on l'utilisera.

Le meilleur moment de sa vie professionnelle ? Pas mal, en fait, et en particulier d'avoir été acteur, à un degré ou un autre, de projets à leurs tout débuts, pour l'énergie qui s'y déploie. Et aujourd'hui, le fait de parvenir, lors de colloques et autres manifestations, à réunir et à faire se parler utilement différentes collectivités ayant la traduction à cœur : professionnels, formateurs, chercheurs, étudiants. C'est le but des colloques de *Traductologie de plein champ* (par opposition à celle qui se pratiquerait sous serre ou en laboratoire), avec huit éditions publiées à ce jour, et des colloques *Tralogy* (pour *translation and technology*), dont il songe sérieusement, avec son équipe, à organiser un troisième volet en 2022, ou encore des séminaires mensuels du Centre d'études de la traduction. C'est aussi la vocation de la liste de diffusion traductologique francophone qu'il anime depuis 2014 : traductologie-fr@listes.sc.univ-paris-diderot.fr, avec bon an mal an 200 messages, et environ 1 800 abonnés au printemps 2021.

Le pire moment ? Il n'y en a pas vraiment, même s'il a connu son lot de bévues, de clients mécontents, d'impayés, de brouilles : nous ne vivons pas dans le monde merveilleux de Walt Disney. Mais l'important est dans la manière de les surmonter. Une façon de ne pas laisser envahir l'horizon.

A un jeune professionnel, Nicolas Froeliger recommanderait en toute simplicité de faire ce qu'il aime, en ayant en tête qu'un diplôme n'est qu'un ticket d'entrée dans une profession et qu'il est essentiel d'évoluer avec elle, ce qui suppose aussi de fonctionner en réseau et d'en devenir un acteur à part entière. D'où l'importance des associations, qu'elles regroupent des anciens étudiants ou soient constituées sur d'autres principes.